

Catégorie D – 3^e prix

Guido De Ridder

DE SES LIVRES À SES LÈVRES

Je suis apparue dans ses écrits sous des identités variées, Laura, Béatrice ou même Vénus, c'est vous dire ! Lorsque je parle de lui au passé, je le nomme « mon auteur » ; quand il s'agit du présent, je dis « mon homme », vous allez comprendre pourquoi, du moins je l'espère, parce que ce n'est pas ordinaire.

Mais par où commencer sans éveiller en vous une sorte de méfiance ? Autant vous expliquer toute cette affaire par le début. Mon personnage, insignifiant à l'origine, revenait souvent dans sa production, ces derniers temps. Il me voulait plus présente dans ses pages et c'est ainsi que, de figurante, j'étais passée à des rôles certes consistants, mais il ne me donnait jamais la première place. Vous serez de mon avis, à la longue, c'est ennuyeux et un brin décevant, n'est-ce pas ? En tout état de cause, j'étais mobilisée dans ses livres, convoquée même, oui c'est ça, et il appréciait de me trouver toujours vive, prête à l'emploi qu'il avait imaginé : touriste anglaise, serveuse, amante italienne, comparse occasionnelle... Il se plaisait à mouler mes formes, déployer mes mouvements. Toutefois ne vous méprenez pas, de temps à autre il s'avisait de m'offrir un visage expressif, de faire éclater mon rire, de me composer des sentiments, ce qui n'était pas pour me déplaire. J'étais heureuse qu'il ne m'ait jamais fait endosser des rôles d'idiote ou de femme froide mais je regrettais de n'être qu'une fiction, je n'existais que sur le papier, mon existence était purement virtuelle. Ah ! Vous l'aviez déjà compris ? Excusez ma maladresse.

J'éprouvais une sensation d'étrangeté, celle de vivre dans une bulle de verre, dans une sorte de rêve mou. Il fallait en sortir, sinon j'allais me dessécher toute seule avec la soif des désirs qu'il avait fait surgir en moi. Je ne supportais plus de disparaître à la fin de ses romans, ni d'être abandonnée sur son clavier d'ordinateur entre deux nouvelles, mettez-vous à ma place !

Je ne sais pas à quel moment exact les choses se mirent à changer très rapidement. Toujours est-il que dans ses récentes publications, mon statut gagnait en importance. Je devenais un protagoniste essentiel, ma présence était rendue, comment vous dire, nécessaire à la trame de l'action. J'habitais désormais ses textes, je n'en étais plus seulement un hôte de passage ni même une invitée permanente, j'étais résolument entrée dans sa demeure mentale. Mais n'allez pas croire que j'imaginai comment les choses allaient évoluer, oh ! non. Je remarquai qu'il cherchait maintenant à me doter de réactions complexes, d'un caractère marqué, vous voyez, ce à quoi il n'avait accordé que peu d'attention auparavant quand il préférait paresseusement s'attacher à mes formes appétissantes. Et au fil des mois, je me sentais comme un volcan qui montait en intensité, je voulais être l'héroïne qui se débattait dans des intrigues compliquées et à laquelle il faisait vivre des événements dramatiques ou tragiques.

Chez lui aussi, les émotions envahissaient les pensées, sa sensibilité se débordait en même temps que sa sensualité. J'imaginai, imprudemment peut-être, qu'un avenir gambadait devant nous. Et chimérique comme j'étais, j'en fus bientôt certaine. Puis survint le moment où il se mit à rêver de moi ; dès lors tout commença à basculer, j'étais devenue indispensable non plus seulement à ses récits mais à lui-même. Il s'exaltait, il ne savait plus où il en était. Alors il se mit à espérer cette chose extravagante : que j'existe réellement à ses côtés ! Cette idée l'obsédait et le ravageait.

Et c'est un dimanche, un jour où jamais il n'écrivait une seule ligne (une sorte de rite ou plutôt d'hygiène personnelle, si vous voulez), c'est donc un dimanche matin que se produisit l'invraisemblable. Il était là, voyez, à lire le journal et siroter son café, situation où il ne se passe rien d'extraordinaire, rien en tout cas qui permette de présager un changement à vue. C'était sur la terrasse très fréquentée du Bar des Fleurs que, pof ! je me matérialisai tout d'un coup à sa table. Il restait coi et paraissait saisi, c'est le moins qu'on puisse dire. C'était comme s'il avait eu une vision, comme s'il avait assisté à une apparition, comme si le réel l'avait emporté sur l'imaginaire, ou le contraire, mettez-vous à ma place !

Avec désinvolture je commandai un café crème. Il semblait en proie à une réflexion profonde et quasi-douloureuse qui lui imprimait des rides au front. Avec effort il déglutit son café sans mot dire, vous pouvez aisément l'imaginer. Je demandai un croissant et engageai une conversation légère, alléchante. Il avait la

contenance gênée d'un homme partagé, qui ne sait plus quel parti adopter. Je devinai bientôt que sa bouche voulait se ruer sur moi, sur mes lèvres pour les déguster. C'est ainsi que je sautai, hop! , de ses livres dans sa vie.

Son existence en fut changée de fond en comble, je peux vous l'affirmer. Pas immédiatement cependant, parce que manquant de confiance, incrédule peut-être, il ne se décida pas sur-le-champ à m'emmener chez lui, vous savez ce que c'est, cela exige un peu de temps et quelques subtils préliminaires. Quand cela eut lieu, il s'aperçut que mes seins, qu'il avait plus d'une fois imaginés fiers et rebondis, étaient en réalité petits mais dotés de mamelons bien plus réactifs que ne le laissaient supposer les lignes qu'il avait écrites à leur sujet. Mon sourire aussi s'avérait infiniment plus nuancé, mon rire diablement plus vivant. Quand nous nous trouvâmes au lit, c'est moi qui le tirai d'affaire, vous me comprenez. Dans ses textes, je ne faisais que suivre le script qu'il avait concocté pour m'étendre dans une chambre ou dans l'herbe, ou ailleurs s'il voulait. Là, maintenant, lui qui savait régler ce genre de scènes sur une feuille blanche, il était embarrassé (vous vous en doutiez, vous êtes bien le lecteur que j'espérais).

Oui, je le tirai d'affaire et bien plus. Il découvrit qu'à la différence de ses héros, il voulait non se perdre dans ma chair mais s'y trouver. Il comprit qu'il avait privé ses héros de nombre de sensations : ils avaient la frénésie mais ignoraient la subtilité du goût et la finesse du toucher ; ils avaient la fougue mais méconnaissaient la patience dans les caresses. Lui, il avait vécu dans ses écrits comme dans un monde amputé. Il n'osait ni humer et flairer, ni laper et savourer, encore moins mordiller et croquer. Avec moi, il parcourut l'étendue insoupçonnée des émotions, il sut combien nos corps aimaient le corps à corps, ces instants nous emportaient dans des plongées, oh là là ! d'où nous ressortions éblouis et comblés. Cela ne suffit pas, m'objecterez-vous, car pour être ensemble, il faut d'autres échanges, des sentiments accordés, une large connivence. Mais c'est que nous nous connaissions déjà bien du fait de notre vie antérieure, si je puis l'appeler ainsi. Il découvrit en moi une complice vive, fine, enjouée, il s'en délectait, c'était comme s'il l'avait attendue depuis longtemps.

Je ne ressentais aucune envie de retourner à ma condition de personnage. Certes, l'existence de papier ménage des aventures inattendues. Mais voyez-vous, étant passée de ses livres à ses lèvres, je préférais percevoir le sang battant

de la vie et sentir en moi le doux mouvement de mon auteur devenu mon homme, pardonnez-moi, je ne devrais pas livrer ces choses-là.

De jour en jour, tout prend place. Mon existence donne de la densité à sa vie. Il s'est mit à me déchiffrer, moi, comme un livre qu'on ouvre et qu'on avale, puis qu'on relit pour s'en nourrir sans cesse. Je vais vous dire, j'ai l'impression qu'il a tout le temps faim de moi. Récemment, ce n'est pas bien raisonnable, il a déclaré que ma présence le comblait et qu'il n'était plus enchaîné à cette passion qu'est l'écriture. Un jour, assure-t-il, il pourrait même s'en passer définitivement. Mais par quoi va-t-il remplacer cela ? Vous me dites qu'un auteur qui n'écrit plus est un type dangereux et qu'on ne devrait le laisser sans surveillance. C'est pour cela que je ne suis pas tranquille. J'ai peur maintenant. Il n'est jamais rassasié.

Les amours dévorantes, selon vous, couvent très souvent des fins tragiques. La nuit dernière, il m'a susurré à l'oreille ces vers de Robert Desnos : « *Tu es couchée toute nue dans mon cerveau et je n'ose bouger* », sinon je vais te manger ! a-t-il ajouté avec ce regard qui me fait vaciller et cet éclat sur l'émail de ses dents qui me donne des frissons. Même si j'en éprouve une crainte plutôt délicieuse, j'ai peur qu'il me veuille réellement toute crue.

Vous croyez que je me fais un roman ? S'il y a des risques, je vous supplie de m'en avertir. Avant qu'il ne soit trop tard...